

LES PARADOXES

DE LA DÉMARCHE

par Odette BASSIS

Nous employons volontiers le terme de contradiction, au GFEN, pour désigner les antagonismes qui se manifestent dans toute démarche, et notamment celui qui se joue entre l'appareillage prévu à l'avance par l'enseignant et le cheminement libre de recherche créatrice qui en est le but.

A la réflexion, quant à moi, à ce terme de contradiction, je préfère celui de paradoxe.

Car je sens bien, quand nous disons contradiction, que se loge subrepticement, et à notre insu, quelque regret masqué, comme une tentative pour camoufler derrière ce mot l'incontournable réalité d'un mal nécessaire. D'où le risque d'une connivence imperceptible avec l'idéologie dominante qui ne pense qu'en terme de dichotomie : comme il y a le vrai et le faux, comme il y a ceux qui réussissent et les autres, les conceptuels et les manuels... en pédagogie, il y a le directif et le non-directif, l'autoritaire et le démagogique...

Je propose donc le terme de PARADOXE parce qu'il permet, pour reprendre une formulation de L. Sève, de " reconnaître le caractère non pas fortuit mais nécessaire de la contradiction ". Et cela, pour mettre encore plus en avant le caractère opératoire de la contradiction, tout en évacuant - autant que faire se peut - l'aspect d'embûche obligée, quand bien même est-elle vouée à être dépassée.

Car s'il est une forme de pensée qui est absente - pire, qui est honnie - de l'idéologie dominante, c'est bien la pensée dialectique. Au mieux, même si elle se présente de façon beaucoup plus feutrée, habile, " au goût du jour ", la pensée intellectuelle dominante se calque toujours sur le modèle archaïque thèse/antithèse/synthèse comme un tout bouclé, stérile, sans débordements. En tout cas, c'est sur un tel modèle que fonctionne l'attente implicite scolaire.

Alors, sur quels paradoxes se joue l'essence même de toute démarche d'auto-socio-construction-invention-crétion ?

Tiens, voilà que je me prends en flagrant délit du besoin irrépressible d'ajouter invention-crétion à la formulation déjà lourde d'auto-socio-construction... tant est insidieux le poids des mots si on ne prend garde aux glissements de sens sans cesse à l'œuvre dans les usages coutumiers de ces mots.

Construction, je me souviens du choc que je reçus à l'idée que la connaissance puisse se faire dans un processus, dans une dynamique à rebondissements multiples ; et que ce processus, cette dynamique, avaient pour aboutissement une architecture vivante complexe. Plus l'emploi courant, par Piaget, de ce terme pour rendre compte du développement de la pensée.

Et c'est vrai que le mot de construction présente, par nature, un double sens, un double contenu. Il désigne la construction accomplie - quand bien même ne serait-elle que provisoire - en même temps que la construction en train de se faire. Il concerne à la fois le déroulement d'une action en même temps que son résultat. Ainsi permet-il que le contenu du but atteint inclue la démarche qui l'a engendré.

Mais, du coup, un risque sérieux, très sérieux : celui de ne point lire dans " construction " sa partie immergée, à savoir l'acte de création, d'invention/ré-invention qui en est la partie vitale, sans laquelle il n'y aurait aucune construction, ni de savoir, ni de production d'écriture plastique, musicale, poétique... ni d'" Offrande musicale " de Bach, ni de principe de la relativité. Ni de Corbusier, ni de Fellini..!

Venons-en donc aux paradoxes de la démarche, aux paradoxes les plus flagrants :

PARADOXE 1 : c'est le paradoxe du maître.

— *L'utilité du maître consiste à se rendre inutile.*

Corollaire 1 : il y faut un grand travail du maître, avant et pendant la démarche.

PARADOXE 2 : c'est le paradoxe de l'appareillage des situations.

— *Fabriquer de l'impossible pour mettre en effervescence de multiples possibles.*

Corollaire 2-a : l'appareillage a pour objet la mise en place de situations-impasses.

Corollaire 2-b : toute situation-impatte n'a de sens que fondée sur la rupture (de contenu) qu'elle permet d'engendrer.

PARADOXE 3 : c'est le paradoxe du cheminement libre.

— *L'exercice de la liberté s'opère dans un champ de contraintes multiples.*

Corollaire 3 : c'est dans et de cette confrontation que surgit la création.

I - LE PARADOXE DU MAITRE

ou paradoxe de l'utile/inutile :

L'apport de Jacotot a le mérite de mettre en évidence le fait que sa méthode tourne le dos aussi bien aux méthodes traditionnelles qu'aux méthodes actives parce qu'en définitive, elle n'est pas une méthode du maître - fut-elle rénovée - mais une méthode de l'élève et donc, ce faisant, une anti-méthode. Entièrement fondée sur la recherche libre de l'élève.

Une méthode de l'élève. Un tel renversement concerne parfaitement notre démarche. Car cela suppose le pari, que traverse notre TOUS CAPABLES, d'affirmer l'autre comme mon égal. Et que je vais - qu'il va - quant au champ impliqué dans une telle démarche, en fournir la preuve.

Ce qui rend d'autant plus nécessaire une haute compétence du maître. Non point donnée à l'avance, bien sûr, mais arrachée de haute lutte aux barrages multiples, hors de soi et en soi. Compétence sur plusieurs plans. Compétence quant à la problématique du contenu en chantier en même temps que compétence quant à la lecture - au positif - des processus enclenchés. Compétence, enfin - et c'en est le point culminant - concernant sa capacité à faire rebondir, accélérer recherche et création par le choc provoqué-explicité des contradictions inhérentes à chaque cheminement ainsi qu'aux cheminements des uns et des autres entre eux.

Exigence manifeste, de la part du maître, à faire que chacun soit en prise directe avec les résistances propres à l'"objet" et aux autres. Donc exigence pour lui-même, le maître, à ne pas faire écran, à ne pas s'interposer dans de tels affrontements créateurs, puisqu'il s'agit pour lui au contraire de les provoquer. Le maître, en somme, organisateur de duels entrecroisés.

D'où une capacité d'écoute vigilante, des dires et des fautes, disponible à l'imprévisible - à l'affût de l'imprévisible - pour traquer le non-dit, inciter les représentations mentales en mouvement à changer d'orbite, les verbalisations à changer de registre, les formulations à s'affirmer/s'affirmer, etc.

Ni imposition, ni effacement. Mais une attitude de reflet, de renvoi permanent - non pas renvoi neutre et aseptisé, ni renvoi questionneur enfermant - mais renvoi interpellant où chacun, amené à distancier, accroît d'autant son pouvoir de créer.

Voilà donc ce paradoxe étrange d'une conduite de démarche où le maître devient tout à la fois parfaitement inutile et éminemment nécessaire.

Parfaitement inutile, puisque le but recherché est l'acte de création/invention de l'élève. Mais éminemment nécessaire puisqu'un tel acte de création pour tous ne peut exister que si les conditions de son exercice en sont elles-mêmes créées. La création de l'élève renvoie à la création du maître, avant et pendant la démarche.

Enfin, si le but du maître est de se rendre inutile, c'est qu'une fois enclenché le pouvoir de créer, qu'il y ait eu ébranlement fortuit ou provoqué, il ne peut y avoir création continuée que si chacun se fait pour lui-même son propre "maître" : auto-didacte, en définitive, au sens plein de ce terme.

Ainsi, "faire autorité" : et si ça consistait à savoir rendre l'autre auteur-de-lui-même ?

II - PARADOXE DE L'APPAREILLAGE DES SITUATIONS

Ou paradoxe du possible/impossible :

Un glissement risque toujours de s'opérer si l'on tend à ramener l'essentiel d'une démarche à son appareillage, et à en mesurer la valeur à sa complexité " technique " prêtant le flanc, ce faisant, à des descriptifs dénués de sens quand en est escamotée la problématique de contenu.

Dans la mesure du temps, c'est la succession inopinée de deux situations (très simples) dont l'une est faite d'évidence banale (les 2 courses successives) qui crée " l'événement " - ou plutôt qui donne à la 2^e situation toute sa force de levier, qui va faire émerger une multiplicité de propositions.

Dans le cas de la situation imaginée/inventée par Jacotot (situation inventée d'ailleurs dans l'impasse que fut pour lui le fait brutal d'une communication linguistique impossible avec ses étudiants), le caractère d'impasse est dans cette mise en relation directe, sans préalable aucun, de ces deux longs textes en parallèle dont l'un pouvait être directement lu (situation banale) et l'autre, dans un premier temps, pas du tout (situation insolite).

Une telle approche de la notion de situation-impasse montre bien son rapport direct - sa raison d'être - avec la notion de RUPTURE constitutive de tout concept, de toute création.

Parce que c'est au cœur de cette notion de rupture que se tisse la relation intime de chaque moi-je avec le contenu conceptuel en jeu. En effet, parler de rupture - de rupture épistémologique, précise Bachelard - c'est parler de la mise en déroute des représentations mentales coutumières, pour que s'opère un renversement radical de sens. " C'est quand un concept change de sens qu'il a le plus de sens ".

C'est pourquoi c'est dans cette articulation entre la connaissance/création et le moi-je de chacun que se place cette rupture décisive qui est le nerf vital de toute démarche.

D'où l'importance capitale d'un appareillage propre à déstabiliser les représentations de chacun (ce qui suppose dès l'abord qu'elles aient à s'exprimer) afin de déconstruire l'évidence, la mettre en péril en quelque sorte. Mais cela ne suffit pas si n'est amorcé aussitôt, face à l'impossible qui s'impose, une mise en effervescence de possibles. Pour cela, il y faut une sorte de situation d'urgence, vécue comme " état d'exception " qui, levant les interdits inconscients - toute solution coutumière étant écartée - libère l'énergie du " pourquoi pas ? ".

III - PARADOXE DU CHEMINEMENT LIBRE

Ou paradoxe de la liberté/contrainte :

C'est donc l'objet des situations-impasses que de provoquer un coup d'arrêt dans le train-train de la pensée, d'infliger en quelque sorte un " passage à vide " dans le processus enclenché.

Contrainte s'il en est puisque je suis affronté un moment à l'impossible :

- Les " outils " que je croyais avoir, ça ne marche pas ; pire, pour la montre, dans la mesure du temps, ça m'est interdit !

- Le maître, en plus, il ne m'" aide " pas (" débrouillez-vous ! ").

Et pourtant, dans cette situation-catastrophe, en même temps, des points d'appui :

- le besoin irrépensible qui monte en moi : " il faut que je m'en sorte ! " mêlé à une conviction naissante : " je dois pouvoir y arriver ! " ,

- le maître, s'il ne m'aide pas, attend pourtant que j'invente ! Il y croit, lui ! C'est pas un piège qu'il m'a tendu. Complicité décisive.

N'empêche que ces points d'appui n'ont rien à voir avec le contenu proprement dit de la recherche. Ils sont d'un autre ordre.

Alors ? Hé bien, maintenant... c'est que tout est désormais entre mes mains !

Instant décisif, où tout se trame dans l'implicite-inconscient de chacun. Cet appel à l'in-croyable, à l'inouï fait voler en éclats paresse et ennui. Les forces de l'imaginaire sont convoquées, tout va maintenant pouvoir s'amorcer, et dans un étagement de plans de recherche qui vont pouvoir s'enchaîner les uns les autres.

C'est donc après ce " débrouillez-vous " désinvolte du maître, dans la démarche sur le temps, juste après, que s'installe silence et immobilité. Pas tout à fait pourtant... Car, sous une table, un pied bat une mesure inconnue. Délicatement, du bout des doigts, quelqu'un palpe à son cou les pulsations de son sang. Une autre, son sac posé sur la table, joue inlassablement à en laisser tomber et retomber la fermeture. Un autre encore, penché avec application sur sa feuille, répète sans cesse un signe inventé. Ailleurs, seules des lèvres sont mobiles, psalmodiant quelque battement d'ailes invisibles. Etranges, ces corps qui bougent dans l'immobilité de la salle. Ce silence traversé de rythmes inaudibles...

C'est ainsi que l'on vient d'assister à une floraison de faibles individuels, vécus sur le champ - corps, rythme, musique en travail - activant/réactivant schémas " archaïques " et pulsions vitales.

Premiers matériaux, d'où sortira, dans une première confrontation-discussion, un premier repérage de conditions de fiabilité (" il faut que le rythme soit le même ", " il faut aller à la même vitesse "...).

Dans cette première phase de cheminement, apparaissent des insuffisances (" le poulx, c'est bien, mais il peut changer d'un moment à l'autre "), et c'est précisément la mise à jour - l'explicitation - de ces limites qui, au lieu de stopper la recherche, la font au contraire rebondir.

Le relais est donc pris, ensuite, par l'imagination concrète. De nouveaux faïces, mais seulement possibles cette fois, sont envisagés :

- " on pourrait fumer une cigarette et compter le nombre de bouffées, ou voir de combien elle a diminué... ".
- " On pourrait mettre un disque en route et repérer là où ça s'arrête... ou le nombre de tours ".
- " On pourrait faire et refaire le même numéro de téléphone... ".
- " On pourrait faire couler goutte à goutte un robinet... ou même avec un filet d'eau... ".

La mise en discussion qui suit va permettre, maintenant, de façon plus serrée qu'auparavant, de qualifier les conditions nécessaires requises pour que " ça marche ". C'est ainsi que va émerger la notion de RÉGULARITÉ.

Mais le cheminement, quoique bien engagé, est loin d'être achevé car il y faut, plus avant, après l'exercice de l'imagination concrète, le travail difficile de l'élaboration mentale soutenue, mettant en œuvre tout à la fois, pour restituer l'enchaînement causal, les énergies conjuguées de l'imaginaire et du rationnel, du foisonnant et du structuré.

Car on pourrait s'arrêter là, se contenter de ces premiers jets, si le maître n'apportait l'exigence de poursuivre, en renvoyant chacun - et tous à la fois - à la prise de conscience des contenus implicites rendant précisément opératoires leurs propres propositions.

" Anthropos ". Ce qui est le propre de l'homme, fait dire Platon à Cratyle, c'est que l'homme, après avoir vu (opôpé), " applique ses regards et ses raisonnements à ce qu'il a vu. L'homme examine (" contemple ") ce qu'il voit ". (1).

Le passage à l'acte (provoqué par le maître) de l'utilisation de la " clepsydre " (bouteille percée en son fond pour laisser couler un filet d'eau et bocal de formes différentes pour recueillir cette eau) va avoir pour objet de bousculer/enrichir les représentations mentales, en vue d'obliger à une analyse plus poussée des éléments constituant la problématique de mesurage du temps :

- On peut comparer des hauteurs (en utilisant un même bocal).
- On peut aussi comparer des volumes (bocaux différents).
- Ou même les masses des deux quantités d'eau recueillies.

Curieuse, une telle diversité de quantités " palpables " alors qu'au départ, il s'agissait de comparer de l'impalpable. De plus, ce qu'on compare, ça n'est que des produits, des résultats... des résultats seulement !

Ainsi, après avoir amoncelé une multitude d'actions possibles, voici que maintenant ce sont les aboutissements de ces actions qui sont examinés. Et leur diversité, alors qu'ils concourent au même but, invite à un autre étagement de recherche : chercher ce qu'il peut y avoir de commun - d'invariant - dans ces dispositifs.

Nouvelles contradictions, nouvelles impasses, mais de plus en plus internes, inhérentes à la problématique - endogènes en quelque sorte ; comment, pourquoi des procédures différentes peuvent-elles concourir au même résultat ? Curieux !

Il devient clair, cependant, que pour comparer deux durées, il faut comparer AUTRE CHOSE que deux temps. Mais alors, où est le " secret " ? Qu'est-ce qui fait que ça marche ? Quel est ce " ça " !

Là aussi, on pourrait s'arrêter et même jubiler - il y a de quoi - de cet insolite plaisant : pour mesurer du temps, on mesure autre chose !

On n'est pourtant pas encore au cœur du concept. On est pourtant loin encore d'avoir épuisé toutes les ressources de l'imaginaire, d'en avoir mobilisé tous les registres. C'est tout le problème de l'imaginaire en travail dans la création.

Dans l'ouvrage collectif de philosophie " Penser par soi-même " dans le paragraphe consacré à l'invention en mathématique on trouve ceci : " On peut avoir assez d'imagination pour écrire, sous le nom de Lewis Carroll, Alice au pays des merveilles, mais pas assez d'imagination pour accepter les géométries non-euclidiennes et écrire, sous le nom de Charles Dogson, professeur de mathématiques à l'Université de Cambridge, un ouvrage contre elles ! ".

On en arrive donc à une exigence encore plus pressante du maître, renvoyant chacun à un retour réflexif dans le huis-clos de sa propre pensée en mouvement.

Co/gito : agiter ensemble. Ne pas stopper la dynamique des penser(s) qui se bousculent. Ne pas laisser tomber le remous. Mettre de l'huile sur le feu.

Pour que surgisse, s'impose, déferle, " l'impératif de l'essentiel ", comme l'écrit si fortement Pierre Colin, reprenant à son compte une expression appliquée à la poésie. Mots justes où se retrouvent parfaitement science et art, logique et esthétique, raison et poésie...

Ici pourtant, dans la mesure du temps, c'est très simple - comme apparaît simple toute production créatrice authentique.

Mais ce simple, il faut aller le déloger, l'extirper derrière la surface des choses, dans un travail - de conceptualisation, ici - qui va poursuivre son acharnement à explorer. Sur des plans de plus en plus élaborés. Ce qui fait du " simple " non pas une donnée première mais au contraire l'aboutissement d'un travail dans le complexe, dans le différent.

Le simple, comme dépassement du complexe.

Pour revenir donc à la mesure du temps, et puisqu'on m'a demandé de m'y tenir, ce qui se joue dans cette ultime (enfin, presque...) étape, c'est la capacité en œuvre de la pensée de remonter des résultats constatés (hauteurs, volumes, masses, nombre de tours, de battements...) au schéma causal qui les a produits.

C'est ainsi qu'on arrive à la notion de MOUVEMENT (eau qui coule, disque qui tourne, battements du cœur, etc.) et de mouvement régulier, bien sûr, qui en est le processus commun.

Or, chose étrange, le caractère de régularité de ce mouvement a été perçu par la conscience avant même ce à quoi elle s'applique. Il y a comme une remontée de la pensée des résultats aux processus communs qui les ont engendrés (phénomène finement analysé par Piaget).

(1) Aristote écrivait que pour Thalès, la question fondamentale n'était pas : " que savons-nous ? " mais " comment le savons-nous ? ".

Le noyau conceptuel de la mesure du temps réside donc dans cette **NÉCESSITÉ D'UN MOUVEMENT RÉGULIER**.

C'est d'ailleurs ce qui va permettre de revenir, mais combien autrement, à la montre !

Et l'on verra que cette montre, en définitive, avec ses engrenages (ou le quartz) n'est que la fabrication toute technique d'un mouvement circulaire (ou battement) régulier, permettant le repérage commode (à l'aide d'aiguilles) et dans un espace réduit (la surface visible du cadran) de distances curvilignes.

Tout ce voyage - à travers une montre - pour arriver, en bout de course, à une telle démystification ? La montre n'est plus cet objet " magique ", fait à ma convenance, sans qu'il ne soit besoin de tant de questions pour en faire le tour ? Et si c'était ça le merveilleux : un objet aussi simple, aussi maniable, à portée permanente du regard, de la main, telle une machine à chevaucher le temps !

Mais les choses ne s'arrêtent pas là. Chercher finit toujours par des questions, encore des questions !

Car ce mouvement régulier, pour qu'il soit le même pour tous les hommes, où le " prendre ", où le dénicher ?

Et nous voilà partis à la recherche d'un mouvement universel... éternel ? La montre nous entraîne dans le cosmos, le mouvement des astres... Quoi ? Comment ? Pourquoi ?

Une spirale sans fin !

